

PÉTAGE DE PLON 2

Tout a commencé (et par « tout » j'entends l'infernal cycle de mort et de déprédation qui va vous être narré par la suite) peu avant midi, au 76 de la rue Bonaparte dans le 6^{ème} arrondissement, quartier paisible au demeurant, quand un homme, a priori banal, entra dans le hall des éditions Plon. Il adressa un sourire enjôleur à la standardiste avant de s'engouffrer dans l'ascenseur, tel l'habitué des lieux qu'il n'était pourtant pas. Il était seul face à son reflet dans la glace et s'étonna d'avoir l'air aussi calme. Rien ne le distinguait de la foule anonyme de badauds en goguette et d'employés pressés de prendre leur pause déjeuner croisée plus tôt, si ce n'était la mitrailleuse lourde qu'il sortit de sa valise.

Cet homme, c'était David Pivert, 31 ans, ancien libraire au rayon littérature française pendant dix ans chez Mollart, la plus grande librairie indépendante de France en province, institution bordelaise s'il en est, un peu comme le repris de justice Alain Juppé, le cannelé ou la Grosse Cloche. Il posa sa valise et mit sa mitraillette en bandoulière, prêt à l'action. Si, par un astucieux dispositif, il nous était donné de voir l'intérieur de la valise, l'on constaterait qu'elle contenait des livres mais pas n'importe lesquels, cependant n'allons pas trop vite en besogne et laissons l'action suivre son cours.

Arrivé au troisième, l'ascenseur s'arrêta. David Pivert marcha dans le couloir désert et entendit des conversations filtrer à travers les murs en contre-plaqué. Il identifia tout d'abord des bribes de dialogue entre un auteur à la manque et un représentant branquignol :

— Regardez-moi ça, le classement des meilleures ventes de *l'Express*, j'y suis pas, comment ça se fait ? C'est vous qui faites pas votre boulot ou quoi ? Il est où mon bouquin ?

— Ecoute, Amédée, t'emballes pas comme ça, tu sais bien qu'on fait ce qu'on peut.

— Vous foutez pas de ma gueule, et arrêtez de m'appeler Amédée, appelez-moi Monsieur Roupette dorénavant ! Le bouquin que j'ai passé trois ans à écrire est même pas dans la putain de librairie à côté de chez moi, y'a un problème !

— Il était peut-être encore dans les cartons. Tu sais combien de cartons de livres un libraire reçoit par semaine en moyenne ?

— Je m'en bats les couilles des cartons ! Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'air d'un pignouf de bas étage devant ma mère, ma sœur et mon beau-frère, ce gros con qui range des paquets de nouilles bio sur les étagères à Carrefour !

Dans une autre pièce consacrée à la lecture des manuscrits, c'est certainement un jeune stagiaire qui interpellait son « maître de stage » :

— Je pourrais aller manger à quelle heure, je commence à avoir la dalle ?

— Tu te crois où ? Les stagiaires ils mangent pas, ils la ferment et c'est tout. T'es là pour combien de temps, Pedro ?

— Moi c'est Paulo. Mon stage dure six mois.

— Bon et ben dans ce cas, demande à un stagiaire courte durée d'aller te chercher un sandwich. La grande bringue près de la photocopieuse, personne sait comment elle s'appelle mais c'est une « deux mois », t'as qu'à lui demander de te chercher à bouffer. Et fous pas de miettes sur les manuscrits, pour la plupart leur place est à la poubelle ou au fond des chiottes mais c'est pas une raison, on a une conscience professionnelle chez Plon, dit-il en arrachant une page au hasard pour se moucher dedans.

— J'en doute pas.

Pivert entra dans la pièce en brandissant sa mitraillette et dit d'un ton flegmatique :

— Tout le monde à terre, ceci est une prise d'otages.

— On dirait un jouet, lui répondit le « maître de stage ».

— Oui, en fait je suis là pour un film.

— Quel genre de film ?

— Je plaisante, c'est bien une prise d'otages, confirma Pivert en tirant en rafale dans le plafond. Convaincu, trou-du-cul ? dit-il pour la forme (et pour la rime).

— Euh, oui.

— Bon. Ecoutez-moi tous (car en entendant les tirs, une demi-douzaine d'abrutis avait maintenant accouru), vous allez vous regrouper ici en vous tenant assis tournés vers les murs.

— Attendez, pourquoi vous faites ça ? lui demanda le stagiaire Paulo.

— Ca, c'est une longue histoire, répondit Pivert d'un air mystérieux.

Six mois plus tôt, à Bordeaux, dans les locaux de la librairie Mollart, plus précisément dans le bureau du *big boss* Denis Mollart, David Pivert passait un sale quart d'heure.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris mon vieux ? Vous avez pétié une durite ou quoi ?

— C'est que j'ai cru bien faire, Monsieur.

— Bien faire ? En vendant un poche à un client prêt à déboursier 22,50 euros pour une nouveauté ? Vous allez pas bien, Pivert, c'est la fièvre aphteuse, c'est ça ?

— Je sais pas, j'ai pensé...

— Pensez moins et vendez plus, Pivert, je vous paye pour ça. Heureusement que j'ai eu vent de l'affaire par votre collègue, sinon Dieu sait combien de fric vous auriez pu me faire perdre en jouant au Bernard Pivot de province à la mords-moi-le-nœud. J'ose espérer que c'est la première fois que vous commettez l'irréparable : dans mon incroyable mansuétude, je consens à vous licencier pour faute grave sans demander de dommages et intérêts.

— Euh, merci Monsieur.

— De rien. Vous passerez à la compta récupérer ce qu'on vous doit et que j'entende plus jamais parler de vous. Et si je croise un jour votre sale gueule dans la rue, changez de trottoir avant que je vous la défonce à grands coups de latte.

— Euh...

— Quoi, euh ? Disposez mon vieux, disposez ! Je suis invité à déjeuner par Alain Juppé en personne, j'ai pas de temps à perdre avec des racailles dans votre genre, y a des ortolans qui m'attendent et j'aime pas faire attendre, surtout les ortolans.

En rentrant chez lui ce jour-là, David Pivert n'en revint pas d'avoir dit merci à ce vieux libidineux pour qui la littérature du XXe siècle se résumait à Philippe Delerm et qui recrutait ses caissières en fonction de leur tour de poitrine. Licencié pour avoir vendu « Cent ans de solitude » de Garcia Marquez à 6,10 euros à une cliente qui voulait l'ignoble « Mauvaise mère » de Justine Lévy (qui coûtait trois fois plus cher) : il croyait avoir fait œuvre de salut public en évitant de diffuser ce fléau du XXIe siècle — la littérature sans estomac, amorphe, inodore et incolore —, il s'était bien planté.

Voilà comment on le remerciait, après qu'il ait consenti à se faire gentiment exploiter pendant neuf ans avant d'obtenir enfin le saint Graal du jeune-qui-débute-mais-qui-a-déjà-trente-et-un-ans : un C.D.I. et encore à mi-temps. Il avait voulu croire à la culture de l'entreprise, même quand tout lui démontrait qu'il avait tort. Il n'avait jamais vraiment admis que les énormes piles de bouquins d'une jeune romancière avait un lien quelconque avec ses rendez-vous répétés dans le bureau du gros Mollart durant lesquels il fermait les stores. De même, il avait été candide quand le fils du patron, Matthieu Mollart, à peine pourvu d'un BEP soufflerie, avait été pris en stage rémunéré pendant tout l'été — qu'il avait passé à lire des mangas et à fumer des joints — alors que des centaines de demandes de stages terminaient chaque année à la poubelle sans même avoir été lues. Quel jeune connaud naïf il avait été !

En rentrant chez lui ce jour-là, David Pivert se jura que son licenciement injuste ne resterait pas impuni.

— Pourquoi vous êtes là, alors ? redemanda Paulo, tourné vers le mur comme un con.

— T'occupe, locdu, j'étais perdu dans mes pensées, répondit Pivert en coupant à la machette le fil du téléphone.

Pivert se pencha sur l'ordinateur allumé de la stagiaire « deux mois » (son propre ordi qu'elle devait apporter au boulot, un jour on lui avait même demandé de venir avec son imprimante et de fournir la cartouche d'encre) et lut :

— Putain, vous y allez pas avec le dos de la cuillère sur votre site Internet : « vous vous efforcez d'éclairer les lecteurs sur les mutations de la société ». Avec Cali et Xavier Darcos ? Vous avez pas peur de les aveugler vos lecteurs avec tant de lumière ?

— Mais vous voulez quoi au juste ? demanda un correcteur de manuscrit qui essayait depuis vingt-quatre ans et trois mois de finir son roman de science-fiction érotique.

— De la vraie littérature, celle qu'on lit, qu'on relit, dont on a envie de parler...

— On fait ça aussi, répondit un chef de projet quelconque.

— Oui, je sais, vous allez me sortir Rushdie, mais combien de milliers de livres de merde vous éditez pour un Rushdie ?

— Calmez-vous, mon vieux, dit le « maître de stage » pendant que Pivert arpentait la pièce en scrutant impitoyablement les « bouquins maison » qui se trouvaient sur les étagères.

— Non mais sans déc', vous croyez qu'en éditant Villepin vous contribuez à l'édification des masses ? Vous bouffez à tous les râteliers, vous hésitez pas à pondre des bouquins sur les anges, la divination, le lecture dans les excréments de d'Ormesson ! Et ça, là, *L'astro des filles*, vous voulez ruiner un demi-siècle de féminisme avec vos conneries ?

— Les gens achètent alors nous on vend, dit la responsable marketing, de retour le matin même d'un congé longue durée pour dépression suite à une altercation musclée avec Bernadette Chirac.

— Un café ? demanda Madame Trouillot, secrétaire ayant dépassée l'âge de la retraite, formatée depuis des années à servir ses supérieurs, les auteurs, les visiteurs mais également les types passablement énervés armés de mitraillette et de machette.

— Non, une tisane, s'il vous plaît, répondit Pivert excédé de ne pas susciter plus de terreur chez ses interlocuteurs en dépit de son armement lourd.

— Eh, vous êtes allé voir *Paranormal Activity* ? demanda la stagiaire « deux mois ».

— Putain, tu te crois chez ta coiffeuse ? dit Pivert en élevant la voix comme il l'avait vu faire dans de nombreux films américains. Je vous rappelle que ceci est une prise d'otage, alors fermez vos claques-merde, vous parlerez quand je vous sonnerai !

La vieille secrétaire se leva pour aller faire une tisane et Pivert n'eut pas le cœur de lui donner un coup de mitraillette dans les côtes : elle lui faisait penser à la grand-mère de Proust.

« Le juste combat de Levarois¹ n'a pas conduit au débat tant espéré sur la médiocrité de la littérature contemporaine, s'il faut qu'ça saigne pour se faire entendre, ça va saigner ! » se promet Pivert en pensée dix minutes plus tard en serrant sa tasse de tisane à la verveine.

— Bon, on peut y aller ? demanda Paulo qui avait vraiment faim.

— Le patron, il est où ? s'enquit Pivert en mettant sa Kalachnikov sur les genoux.

— Il devrait pas tarder. Et sa dame doit passer aussi, répondit timidement la vieille secrétaire qui gardait précieusement dans son sac à main les mémoires dédicacés du Général de Gaulle depuis des lustres (cause supposée de son arthrite carabinée au bras droit).

— Super, on va les attendre dans le calme alors, j'ai un truc à leur faire faire.

Dans l'ascenseur, Olivier Orban, le patron des éditions Plon, ne décolérait pas :

— Putain, la tuile de merde, j'ai 50 000 exemplaires sur les bras du livre de la pétasse qui s'est mise en futsal en Afrique et qui s'est faite fouetter par ces enculés d'Arabes barbus !

— Ca devrait s'arracher comme des petits pains ce genre de bouquin-témoignage féministe, non ? dit sa femme, l'atrocement vaniteuse Christine Orban.

— On avait prévu le même coup que « Jamais sans ma fille » dans les années 90 avec des photos dans *Elle* et une première impression à 50 000 et un tirage de 10 000 avant le mois de juin.

— Et alors, il est où le problème ?

— Le problème c'est qu'un connard a imprimé un mauvais titre sur la couverture. Au lieu de « 40 coups de fouet pour un pantalon », il a imprimé « Sors ton fouet, j'enlève mon pantalon ».

— Ah ah ah ! pouffa stupidement Christine.

— Arrête de te marrer, c'est loin d'être drôle, même moi je peux pas vendre ça. Les 50 000 vont aller au pilon, une perte sèche pour ma gueule. En plus, je suis sûr que c'est un sabotage intentionnel, je jure que le merdeux qui a fait ça retrouvera jamais de boulot dans l'édition, la librairie ni même dans une bouquinerie de merde, soit il s'exile en Amérique du Sud, soit il se reconvertisse dans les primeurs, putain, le con...

¹ Michel Levarois, le libraire un brin psychopathe preneur d'otages et héros de « Pétage de Plon ».

Une fois l'ascenseur arrivé au 3^e, le couple se dirigea négligemment vers le bureau du patron, sans se douter de ce qui se tramait quelques mètres plus loin. Quand le gros Orban ouvrit la porte, il tomba nez à nez avec Pivert et sa mitraillette :

— Vous êtes qui, putain ?

— David Pivert, libraire engagé. Alors c'est toi Olivier Orban ?

— Affirmatif. Pourquoi vous avez une arme et que font tous ces gens face au mur ?

— C'est toi le connard respirant la suffisance et la bêtise ?

— Je vous demande pardon ? Cessez ces simagrées ou j'appelle la police !

Des bruits de talons résonnèrent et une femme apparut dans l'embrasure de la porte.

— Ah et voilà ta femme, l'insupportable minaudière Christine Orban qui a osé dire dans une émission télé qu'elle avait plein de points communs avec Virginia Woolf comme un chien et une sœur qui s'appelle Vanessa.

— J'écris aussi.

— Ouais, je sais, t'as publié un immonde bouquin avec tes propres aphorismes, tu te prends pour Nietzsche, t'as peur de rien, ma vieille !

— Cher monsieur, je ne vous permets pas, s'offusqua Olivier Orban, ma femme n'est pas vieille, elle est mûre, voilà tout.

— Je te remercie chéri, autant de sollicitude t'honore mais sache que toi non plus tu n'es pas de première fraîcheur.

— C'est sûr que par rapport à Nicolas Fargues, je suis un vieux croulant, tu croyais que je les verrais pas les photos dans *Match* ?

— Face au mur le couple de trouduc, s'énerva Pivert, et toi, Olive, t'avise pas de me donner du « cher monsieur » parce que j'ai la gâchette facile et contrairement à ce que croient tes cons d'employés, c'est pas un jouet.

— Collaborateurs, je n'ai pas d'employés, je n'ai que des collaborateurs, précisa Olivier Orban.

Une heure plus tard, Pivert avait déjà mis en place les premiers jalons de son plan : il avait obturé les portes et les fenêtres au gros scotch, bouché toutes les issues et enfermé ses 23 otages dans une pièce à l'écart en leur laissant café et gâteaux secs pour toute subsistance. En attendant, il avait sorti un caméscope de sa valise et s'était barricadé dans une pièce ensoleillée avec le patron Olivier Orban (surnommé « Double Zéro » par ses employés), sa femme Christine et Paulo, le stagiaire « six mois ».

— Bon, je vous le répète une dernière fois, on va tourner la vidéo de mes revendications, Paulo, tu cadres le gros Olive, et toi, escroc de mes deux, tu lis le texte que je t'ai donné. Kapish ?

— Et pourquoi c'est pas moi qui lirais d'abord ? demanda la femme du boss. Une faible femme prise en otage, ça attendrait plus qu'un P.-D.G. multimillionnaire.

— Pas con. Allez, file-lui le texte, ordonna Pivert à Olive qui s'exécuta un peu vexé.

— Hum, hum. Nous sommes retenus en otages aux éditions Plon, ceci est notre punition pour avoir publié sans vergogne de la merde depuis des lustres, notre appétit de fric au détriment de la littérature nous a valu la haine inex, inesp, euh...euh...comment... « inexpugnable » ? C'est quoi, ça ? Y'a une faute là, non ?

— Alors qu'est-ce que t'attends, lis, bordel ! s'énerva son mari. Toi qui te plains toujours que je t'envoie pas assez faire de lecture en province pour rencontrer les vrais gens, là tu vas la toucher la ménagère de moins de 50 ans !

— Coupez ! cria Pivert. Olive, ta gueule ! Bon, on reprend.

— Attendez, je me remaquille.

— C'est bon, vous tournez pas avec Scorsese.

— Non, moi c'est Paulo.

— Commence pas toi aussi, prévint Pivert. Appliquez-vous cette fois.

— Je fais de mon mieux mais j'ai un problème dentaire sous-jacent, se défendit Christine Orban, pendant mon dernier détartrage mon dentiste était bourré comme un coing, il m'a bousillé trois gencives.

— Toujours des excuses, rumina le père Orban. Avec moi, elle serait déjà lu cette lettre de revendication...

— On peut faire une pause, j'ai mal au pouce ? demanda Paulo.

— Je vais tous les tuer, murmura Pivert entre ses dents.

Après trois scènes de ménage supplémentaires, il fallut bien une demi-heure pour tourner la vidéo, même si l'on voyait clairement Olive bailler, qu'on entendait Paulo tousser, que Christine Orban préféra sauter le mot « inexpugnable » pour aller au plus simple et que la mitraillette de Pivert ressemblait vraiment à un jouet en plastoc.

Une fois enfermés les « otages permanents » qu'il comptait garder auprès de lui durant toute l'opération — à savoir Madame Trouillot, la vieille secrétaire sourde, le boss Orban, sa femme et le bon Paulo —, Pivert prit l'ordinateur portable de la stagiaire « deux mois », y relia son caméscope numérique et envoya son message à un critique littéraire féroce sévissant

sur le Net, qui se surnommait lui-même « Super Critique » sur son blog décapant. Dès qu'il relaierait l'info, les amoureux du livre de toute la France connaîtrait sa sainte croisade.

A n'en pas douter, dans quelques heures, la Toile entière serait en émoi.

Trois mois plus tôt, David Pivert était bien loin de ces considérations, mais les germes du chaos et de la barbarie étaient près de prendre forme dans son esprit : alors qu'il dégustait des nouilles au ketchup sur sa table basse vers les 22h30, c'est par pur hasard qu'il tomba sur l'émission de France 2 « Une fois, un jour, une heure, une fois », présentée désormais par Frédéric Lopez. Les premières images furent édifiantes :

« L'affaire de l'*Aleph*, ou la littérature prise en otage par un fou sanguinaire : c'était il y a plus d'un an déjà, mais vous avez je suis sûr tous en mémoire ce tragique fait divers qui défraya la chronique et plongea toute la communauté nantaise dans la désolation, commença Frédéric Lopez, le cul négligemment posé sur une table art-déco. Je tiens à avoir ici une pensée pour mon confrère Laurent Delahousse, qui a été durement touché dans sa chair par le criminel psychopathe Michel Levarois². Venons-en à présent au cœur de cette sordide affaire où Astrid Veillon, qui sera avec nous dans un instant, a joué un rôle crucial. »

Hospitalisé pour dépression chronique au moment des faits, Pivert ignorait tout des actes répréhensibles de Levarois : il eut ce soir-là une véritable révélation en apprenant jusqu'où ce noble personnage était allé pour défendre une littérature libérée de tous les poisseux cloportes (people de seconde zone, tocards politiques ou écrivains moisis) qui encombraient les rayons des librairies de leurs pitoyables jérémiades. Une idée lui vint soudain ; Levarois avait eu tort d'user de violence pour raisonner les masses, ce qu'il fallait, c'était subvertir le système de l'intérieur. Une fois englouties ses nouilles froides, Pivert se précipita devant son ordinateur pour reprendre l'œuvre salutaire de Levarois.

A l'imprimerie où il était stagiaire hors convention bénéficiant d'un C.A.E. mi-temps, Pivert avait du mal à s'intégrer parmi ses collègues le traitant de « petite fiottasse » pour rigoler, selon les termes finement choisis par René, le chef d'équipe connu dans le milieu de l'édition pour avoir dit « on a dû merder quelque part, c'est tout noir » en voyant une page noire d'une monographie de Soulages hors de prix sortir des machines. Il ne pouvait guère compter sur la complicité de ses camarades pour exécuter son plan diabolique, à savoir subvertir le système en glissant dans le (premier et espérons-le) dernier Pauline Delpech, *Sous le charbon blanc*, une page de son *Manifeste anti-littérature de merde* écrit la veille dans un

² Delahousse a eu les membres tranchés à la hache par Levarois ; le premier a été écarté de France 2 pour animer une émission de télé-réalité d'handicapés sur la TNT, le second a fini en taule (voir « Pétage de Plon »).

état de semi-conscience altérée. Il dut attendre patiemment la pause caca de René, vers 12h43, pour passer à l'action en un temps record (même si René était un constipé chronique).

Une semaine plus tard, à Honfleur, la première cliente mécontente — une femme de kiné pour chiens pour qui être mécontente était une seconde nature — vint se plaindre à sa libraire attirée de ce « truc » au milieu d'un roman policier à suspens qui gâchait une page entière avec ses élucubrations à la noix. Elle demanda illico le remboursement du livre, les excuses de la gérante de la librairie et si possible une dédicace de Pauline Delpech (ou de Michel Delpech, ou de n'importe quel Delpech en état de tenir un stylo).

De son côté, Pivert, rongea son frein en espérant que ses menaces seraient prises au sérieux, mais ce qui arriva, nul ne pouvait le prévoir, même pas lui : il avait cruellement sous-estimé quelques lois basiques du marché, dont la première — les consommateurs aimaient ce qui était nouveau et rare, et ce qui était rare était cher. Or, son manifeste était nouveau (et rare, puisqu'il n'avait pu « saboter » qu'un nombre réduit de polars). Par conséquent, dès que son action fut connue, les lecteurs voulurent absolument son manifeste et se jetèrent donc sur le très médiocre roman de cette jeune belle-fille de vieux chanteur ex-alcoololo ringardos. L'éditeur réimprima en catastrophe le livre et prit soin de le mettre sous plastique pour éviter que des petits malins ne repèrent les exemplaires avec manifeste. Tant pis s'il avait déjà vu des dizaines de livres (sans manifeste) dans les poubelles ou traînant sur des bancs publics à quelques pas des éditions Flammarion : son boulot c'était que les gens achètent le produit, qu'ils le lisent ce foutu bouquin ou qu'ils se torchent avec, c'était pas son problème. Il espérait juste que la petite Delpech ne verrait pas ça : c'était une brave gamine, même si elle était loin d'avoir inventé l'eau tiède ou le papier crépon et qu'elle écrivait presque aussi mal que Justine Lévy. Comme prévu, les ventes explosèrent et certains exemplaires se revendirent 300 euros sur E-Bay. La Pauline (qui après vérifications ne s'appelait pas Delpech mais Bidegaray comme tout le monde) fut invitée sur le plateau du *Grand journal* où ses yeux revolver firent sensation, ce qui dopa encore plus les ventes le lendemain.

Seul dans son deux-pièces à bouffer des nouilles à la mayonnaise, Pivert enrageait : il comprit à cet instant que la méthode pacifique ne le mènerait nulle part et que Levarois avait raison depuis le début. Pour se faire entendre dans ce monde de merde où le marché fait loi, il n'y avait qu'une chose à faire : discuter à la dynamite, négocier à l'explosif lourd et parlementer uniquement après une bonne prise d'otages.

Dans les minutes qui suivirent le rude tournage de la vidéo de revendication de Pivert, un petit homme bougon, qui avait posé ses R.T.T. et n'avait jamais entendu parler de l'obscur

connard qui venait de la lui envoyer par mail, n'en crut pas ses yeux. Alain-Francis Mimouche, alias Super Critique, la nouvelle star du web 2.0, celui qui avait remplacé les critiques du *Monde* dans l'esprit des éditeurs et des attachées de presse et que tous cherchaient à corrompre (coke, putes, chippendales, boîtes de chocolat, inédit original de Bernanos) regardait pour la troisième fois de suite la vidéo amateur où Christine Orban exposait les doléances du preneur d'otages. Elle y égrainait différents types d'auteurs de merde (le « fils de », le « people qui se prend pour un écrivain », « l'auteur de polars ésotériques pourris », le « philosophe de mes deux qui a pignon sur rue », « le type insignifiant écrivant des choses insignifiantes », le « blaireau débile qui écrit sur des sujets historiques pour se donner une caution intellectuelle », « l'auteur de SF naze incapable d'écrire la liste de ses courses sans faire de fautes d'orthographe », etc.) puis donnait le noms des auteurs si nuls qu'elle exigeait que leurs mains soient tranchées pour qu'ils n'écrivent plus jamais rien (la première de la liste, à titre indicatif, était Amanda Sthers, rangée dans la catégorie « ex-femme de naze qui se croit drôle alors qu'elle ferait tâche même dans la bande à Ruquier »).

Alain-Francis tenait là une fameuse bombe, et ne comptait pas se priver de ce coup de pub. Deux heures treize après la publication de la vidéo-choc sur son blog et sa mise en ligne sur Youtube et Dailymotion (mots-clés : écrivains, prise d'otages, plon, orban, littérature, revendication, menaces, danger de mort, carnage), le citoyen Mimouche, déjà surveillé par la D.S.T., la D.G.S.E. et les R.G. depuis plusieurs mois pour suspicion d'activité subversive et incitation à l'esprit critique, fut arrêté en bonne et due forme. Humilié comme il se doit devant sa femme et ses enfants qui jouaient au Cluedo, tabassé pour avoir demandé aux flics pourquoi ils venaient de défoncer sa porte et d'asperger sa gosse de huit ans au lacrymo, traîné sur le sol par les cheveux, il fut emmené au commissariat sans autre explication (et sans qu'on lui rende ses pantoufles arrachées dans la bagarre), fouillé au corps à trois reprises et torturé de manière dégradante (à coups de lecture forcée du dernier Bernard Werber, la pire torture qu'il soit pour un esthète). En garde-à-vue, Alain-Francis leur dit tout, c'est-à-dire qu'il ne savait rien à part qu'on lui avait envoyé la vidéo. On le tabassa un moment, lui fit un nouveau toucher rectal puis le jeta dans sa cellule en lui refusant tout coup de fil à son avocat : accusé de terrorisme, il risquait de terminer à Guantanamo avant le week-end.

Dans le même temps, la police prévenue des agissements de Pivert encercla les éditions Plon aux alentours de 19h45, de manière à ce que Sarko puisse profiter dès le J.T. du soir des retombées d'une éventuelle issue positive de ce tragique fait divers (d'autant que selon les mauvaises langues une grosse affaire de financement occulte le concernant était sur le point de sortir dans la presse). Sur place, les membres du G.I.G.N. mal remis d'une gastro

— pour fêter le départ en retraite de l'un d'eux, ils avaient tous dîné la veille dans un resto mexicain déjà plusieurs fois épinglé par la D.G.C.C.R.F. pour congélateurs défectueux — se positionnèrent tant bien que mal pour abattre le forcené. Parmi eux, se trouvait Albert Lopette, un pauvre type jadis reconverti en C.R.S. pour pallier un complexe d'infériorité persistant. En 2006, durant les manifestations anti-C.P.E., un étudiant en linguistique lui avait balancé un pavé dans la tronche et, après trois semaines de coma, il s'était réveillé en bonne santé mais lecteur compulsif, au grand désarroi de sa femme et de ses amis — qui l'avaient d'ailleurs tous laissé tomber depuis. Lopette était facilement monté en grade jusqu'à finir au G.I.G.N., mais d'entrée il ressentit une étrange sympathie pour la pauvre tâche qu'il devait buter afin de toucher une petite prime supplémentaire qui mettrait du beurre dans les épinards.

L'action des forces de l'ordre était coordonnée par le lieutenant Eugène Termitière, un vieux de la vieille dont la carrière était derrière lui (et qui en profitait pour jouer au poker en ligne une bonne partie de la journée). Peu avant huit heures, alors qu'il jouait au poker sur son portable, un de ses hommes vint le trouver :

— Chef, j'ai le central au téléphone, un type les a appelés en disant qu'il est le preneur d'otages de chez Plon.

— Encore un branleur foireux qui veut se faire mousser. Dites-lui d'aller se faire foutre chez Yvette Horner.

— Il semble donner des détails précis corroborant ses dires.

— Bah, passez-le-moi alors, répondit Termitière pas très convaincu. Allô ?

— Bonjour, ici le preneur d'otages David Pivert. Où en sont mes revendications ?

— Vos revendications ? Quelles revendications ?

— Ben l'histoire des mains d'auteurs nuls tranchées, vous avez vu ma vidéo, j'espère.

— Je l'ai vu, Monsieur Pivert, mais j'ai bien peur que vous n'ayez coulé une bielle. Nous sommes en France, on ne discute pas avec les terroristes. Nous allons donner l'assaut d'ici peu afin de vous faire la peau, mon vieux.

— Ca m'étonnerait.

— Pardon ?

— Je retiens 26 personnes en otages et je suis pas difficile, je veux juste quelques pognes coupées, c'est pas la mer à boire il me semble. Allez, ramenez-moi les mains d'Eric-Emmanuel Schmidt, de P.P.D.A., du père Delerm, d'Isabelle Alonso, de Marie Darrieussecq et de Stéphane Bern et je passe l'éponge.

— Vous délirez, Pivert ! Personne ne se coupera les mains pour vous faire plaisir, même P.P.D.A. Vous êtes une truffe, mon pauvre !

— Ouais, c'est ça, on verra, mon pote, on verra. Ah, et je voudrais des pizzas de toute urgence pour mes otages.

— Et de la bière aussi, lui souffla Paulo à l'oreille.

— Ouais, et de la bière, et de la bonne, hein, rajouta Pivert avant de couper court à la communication.

— Putain de merde, qu'on me trouve des pizzas et de la bière ! beugla Termitière en se disant qu'il était sur une bien sale affaire.

Les vivres déposées prudemment au rez-de-chaussée et une conférence de presse de la police plus tard, le pays entier savait désormais que l'homme à l'origine de ce charivari n'était autre qu'un certain David Pivert dont on ne savait rien. Les télévisions relayèrent l'info en un temps record, embrayant le pas d'Internet où chauffait un sacré buzz : des groupes de soutien Facebook (environ une quarantaine) s'étaient formés pour exiger qu'on coupe au plus vite les mains d'Erik Orsenna, de Christine Angot, d'Amélie Nothomb et de Frédéric Beigbeder, ainsi que le préconisait si justement Pivert. Les masses incrédules découvraient les menaces du forcené et son combat courageux contre les livres de merde : « Pivert est un héros », écrivit Eric Naulleau sur son Twitter peu avant minuit.

Le lendemain matin — on était vendredi et le programme du *Thalassa* hebdomadaire était alléchant —, chez Stock, Flammarion, Gallimard, Minuit, Seuil, mais aussi Verdier, LéoScheer, Christian Bourgois, l'Olivier et Actes Sud, un seul sujet de conversation animait les débats : David Pivert. C'était qui ce con ? Vers midi, « David Pivert » devint l'expression la plus recherchée sur Google en France (devant « sex tape david pujadas », « tuer domenech » et « infirmière gros seins »).

Pour faire la promo de son dernier livre, Pierre-Philippe Halloween, figurant sur la liste des écrivains nuls de Pivert catégorie « type insignifiant écrivant des choses insignifiantes », en dépit du fait qu'il était labellisé « Editions de Midi » (et jouissait d'une côte extraordinaire auprès des critiques nazes et coprophiles de la presse écrite qui aimaient tant encenser complaisamment de la merde à longueur d'articles indigents), accepta de satisfaire à sa demande et de se couper la main gauche, espérant ainsi « faire œuvre d'art » (et qu'on l'invite enfin à la télé). Il s'amputa à la lame de boucher devant témoins, sauf que tout le monde s'en branlait : il n'eut droit qu'à un entre-filet dans *Le Dauphiné libéré* et aucune vente supplémentaire — sans parler du fait que pour lui, le golf, c'était terminé.

Pendant ce temps, le preneur d'otages de chez Plon refusait toute négociation et n'avait pas voulu rappeler la police. Après quelques tâtonnements compréhensibles, Pivert

avait réussi à trouver le ton idoine avec ses otages : terminé le gentil libraire « passeur de culture », ça allait chier et pas qu'un peu. Il devait les terroriser, il allait faire « The David Pivert Show » et ils allaient tous en avoir pour leur pognon, ces empaffés.

— Mais vous en avez combien de sandwich là-dedans ? demanda Christine Orban à la vieille secrétaire sourde qui sortait de son sac un troisième sandwich jambon-beurre-emmental-cornichons-moutarde emballé dans du papier sulfurisé.

— Quoi ? Si je peux vous prêter mes gants ? Quels gants ? J'ai pas de gants.

— Quel âge vous avez, Madame Trouillot ? Vous devriez être depuis longtemps à la retraite au lieu de vous faire exploiter par mon mari.

— Fous-moi la paix, morue !

— Quoi ? Ah, ben, vous voyez que vous êtes pas sourde, j'en étais sûre.

— C'est qui ce type ? demanda Paulo, le regard tourné vers la fenêtre du troisième.

— Ciel, mon amour ! minauda Christine Orban d'un ton théâtral.

En effet, on pouvait voir un sémillant jeune homme grimper à la façade des éditions Plon à mains nues, profitant d'un moment d'inattention des flics pour accomplir cet exploit stupéfiant qu'il espérait filmé par un journaliste de France 2 ou de Sénat TV.

Olivier Orban accueillit l'amant de sa femme à bras ouvert :

— T'es dyslexique ou quoi ? C'est Plon ici, pas P.O.L., connard !

— Laissez-moi passer, faquin ! dit l'homme en remettant sa mèche et en bondissant dans la salle tel un cougar sous le regard émerveillé de Christine Orban.

— Oh, c'est moi le preneur d'otages ! s'énerva Pivert, las de se faire piquer la vedette par les beaux gosses et autres grandes gueules notoires. Vous êtes qui d'abord ?

— Nicolas Fargues, écrivain romantique : j'aime cette femme, Monsieur, et vous ne pouvez rien contre ça.

— Et mon poing dans ta gueule, tu vas y pouvoir quelque chose ?! s'emporta Olive.

— Non, pas le visage ! s'offusqua Fargues qui craignait de ne plus pouvoir montrer sa gueule en noir et blanc en couverture de ses bouquins nazes pour booster les chiffres de vente.

— Vous allez vous calmer, les tourtereaux hystériques, dit Pivert, on se croirait dans une mauvaise pièce de boulevard jouée par Pierre Arditi et Clémentine Célarié.

— Clémentine Célarié, c'est une grosse salope, dit Madame Trouillot sûre de son fait.

— Je suis venu te sauver, Christine ! s'enflamma Nicolas Fargues.

— La ferme, Casanova ! conclut Pivert en l'assommant de la crosse de sa mitraillette. Olive, emmène cette baltringue avec les autres otages et n'en profite pas pour le cogner.

— Je garantis rien, dit le patron des éditions Plon en jetant un regard noir à sa femme.

— Sinon vous aimez quoi vous comme auteurs ? se hasarda le stagiaire Paulo, enhardi par la soirée pizza de la veille, alors que le gros Olive traînait Fargues sur la moquette.

— T'es bien jeune, gamin, s'exclama Pivert, je parie que t'es plein d'illusions, que t'as foi en la littérature et que t'espères apporter un jour modestement ta pierre à l'édifice.

— Ben ouais.

— T'as tout faux, mon salaud ! Moi aussi, j'étais comme toi y a dix ans et regarde où j'en suis aujourd'hui, dit Pivert d'un ton fataliste en s'ouvrant une cannette de bière.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, laissant apparaître un Indien peinturluré à moitié à poil avec un anneau dans le nez, un plateau dans la lèvre inférieure et un étui pénien mal ajusté. L'individu parcourut la pièce du regard et repartit après avoir émis un drôle de bruit à mi-chemin entre Villeret dans *La soupe aux choux* et le couinement du hamster castré affamé.

— C'était qui ? demanda Pivert, estomaqué.

— C'est l'Indien, répondit Orban de retour (avec le sang de Nicolas Fargues plein la chemise). Vous n'êtes pas sans savoir que les éditions Plon publient la collection « Terres humaines », collection de référence auprès des ethnologues comme du grand public curieux d'aller à la rencontre de peuples différents, et ce depuis sa création par Jean Mallaurie en...

— Epargne-nous tes discours pontifiants, Double Zéro.

— Pour vous la faire courte, c'est un Indien qui a bien connu la femme de Lévi-Strauss, il a accepté de venir faire quelques photos-souvenirs au siège des éditions Plon.

— Sympa de sa part.

— Ouais, enfin il a quand même exigé des places pour le concert de Madonna.

— T'oublies les 400 euros de macarons et de petits fours, renchérit Christine Orban.

L'Indien trouva la sortie et fut pris en charge par les hommes du G.I.G.N. qui manquèrent de l'abattre. Le lieutenant Eugène Termitière s'empressa de venir l'interroger.

— Vous êtes qui, putain, c'est carnaval là-dedans ? Ce cinglé de Pivert vous a laissé sortir ? Vous étiez un des otages ?

— Du tout. Henri Poireau, intermittent du spectacle. Je suis là depuis hier, j'ai passé mon temps à bouffer des petits fours et à me pinter au champagne, j'étais parti vomir aux waters hier, je crois que je me suis endormi... En me réveillant, j'ai vu que les choses étaient pas nettes et je me suis cassé.

— Mais pourquoi vous êtes déguisé en Apache, bordel ?!

— Bah, je suis intermittent du spectacle j'vous dis, faut bien vivre, puis ils sont trop cons les Orban, ils m'ont vraiment pris pour un Indien ayant connu Lévi-Strauss.

— Ils vont bien ? Ils sont en bonne santé ?

— Qui ? Les Orban, les Indiens, les intermittents du spectacle ?

— Non, les otages.

— Oh oui, ça a l'air d'aller, j'ai même vu une vieille qui mangeait un sandwich.

— Effectivement, c'est Byzance. Et le preneur d'otage, Pivert, il est dans quel état ?

— J'en sais rien, normal je dirais.

— Un type qui prend 26 personnes en otage dans une maison d'édition muni d'une mitraillette et d'une valisette, c'est pas ce que j'appellerai un gars normal, moi. Votre témoignage c'est de la merde, mon petit bonhomme ! s'énerva le lieutenant Termitière.

— Vous savez, je suis qu'un intermittent du spectacle, dit Poireau pour se justifier.

A une dizaine de kilomètres de là, pas plus, dans les coulisses de « L'objet du scandale », Guillaume Durand était au taquet :

— Putain de merde, si on peut pas avoir Pivert, arrange-moi au moins un duplex avec le gros Umberto Eco !

— Nan nan nan, Eco, ça va pas être possible, répondit son assistante, il refuse de quitter son séjour gastronomique dans le Périgord pour venir à Paris, mais on peut t'avoir Bégaudeau si tu veux, il trépigne d'impatience comme un socialiste attendant son heure...

— Merci du cadeau, la dernière fois qu'il a été invité ça a frôlé le pugilat avec le vieux Assouline qui est pourtant chiant comme une pierre. T'es sûre qu'on peut pas avoir Pivert ? Il voulait qu'on s'intéresse à lui et maintenant il fait sa sainte Nitouche dès qu'on veut l'approcher !

— Euh, c'est qu'il est en pleine prise d'otages, là. Je crois qu'il préfère s'exprimer sur Internet, dans sa vidéo il dit que c'est « le dernier média encore libre dans ce pays ».

— Je te préviens, Samantha, si Pivert passe chez ce connard prétentieux de F.O.G., tu peux retourner direct tenir la caisse à Shopi !

Au même moment, Franz-Olivier Giesberg tenait peu ou prou des propos identiques à son assistante personnelle Charlotte (qu'il menaçait de manière un peu plus virulente de la griller tellement dans le milieu qu'elle finirait au mieux au tapin) mais en vain, car Pivert, au téléphone avec le lieutenant Termitière, avait de nouvelles revendications :

— Mais putain Pivert, vous sombrez dans la folie, ma parole ! D'abord des pizzas et des bières, ensuite un Indien intermittent du spectacle qui s'appelle Poireau vous échappe et maintenant vous réclamez des Monster Munch, des Craquinettes et Fabrice Etienne ?!

— C'est Samuel Etienne qu'il s'appelle, il est présentateur sur France 3. J'exige sa venue immédiate ce soir-même à 20h pétantes afin que les gens comprennent un peu mieux

ma juste lutte. Qu'il vienne seul, et envoyez-moi les provisions que j'ai réclamées dans l'après-midi, si y'a la moindre entourloupe je saigne les Orban et Nicolas Fargues comme des gorets ! dit Pivert avant de raccrocher.

— Mais putain de bordel de merde, s'emporta Termitière à l'adresse de son équipe qui venait d'enregistrer la conversation, c'est qui ce Nicolas Crade ?!

Dans les locaux de la D.G.S.E., la situation virait chocolat pour le pauvre Alain-Francis Mimouche dit « Super Critique », cuisiné depuis 24h par des flics visiblement hargneux parce qu'il avait eu la mauvaise idée de publier la vidéo de Pivert sur son blog :

— Allez, crache le morceau, Super Connard, on le sait que tu lis des bouquins, que tu passes ton temps à écrire des trucs et à propager des idées dangereuses pour la patrie.

— Et alors ? Depuis quand c'est illégal de lire et de réfléchir ?

— C'est louche, c'est tout, nous les mecs normaux, on fait d'autres activités, normales, quoi, avec des gens normaux comme nous qui font des trucs normaux.

— Comme jouer au foot, aller aux putes, braquer des magasins de téléphonie mobile, renverser des vieilles et chier sur la langue française ?

Pour toute réponse, Alain-Francis reçut un bon vieux coup d'annuaire des familles qui, depuis Internet et l'invasion des portables, ne servait plus qu'à cet unique usage, peu recommandable pour l'intégrité de la boîte crânienne mais au combien indispensable dans une garde-à-vue où l'on trouve parfois le temps long.

Dans l'après-midi, le lieutenant Eugène Termitière eut une idée brillante alors qu'il venait de casquer trois mille euros en faisant un poker fermé avec le frère de Patrick Bruel sur l'ordinateur portable captant le Wifi qu'il avait fait venir exprès.

— Les Turban, Orban ou je sais pas quoi, ils ont pas une gosse ? demanda-t-il à un flic qui passait par-là pour aller aux toilettes.

— Euh si, non, enfin, peut-être.

— Ouais ben renseigne-toi et fais-la venir, putain, j'ai une idée.

Une heure après, la gamine d'Olivier et Christine Orban, Sabrina, huit ans, était sur les lieux. Le but de Termitière était simple : émouvoir ce gros con de Pivert qui, s'il voulait trancher les mains de bras cassés finis, fondrait sans doute en larmes en voyant cette innocente fillette qui n'avait fait de mal à personne.

— Putain, trouvez-moi une coiffeuse et une maquilleuse, elle ressemble à rien, cette connasse ! gueula Termitière comme un putois (car il avait encore claqué mille euros entre-

temps, mais vu que sa femme voulait divorcer au partage des biens, c'était toujours ça qu'elle n'aurait pas).

Une heure plus tard, Franck Provost s'était surpassé : la gluante Orban ressemblait à Candy relookée, habillée en blanc et bleu ciel, avec des rubans qui voletaient, ses tresses au vent, sa croix autour du cou et ses petites godasses vernies, elle aurait même pu faire chialer un fan hardcore de Metallica.

— Allez, va voir ton papa et ta maman, lui dit Termitière en lui caressant le front.

La frêle enfant aux grands yeux bleus et au sourire émouvant s'avança vers le bâtiment des éditions Plon et n'en était plus qu'à quelques mètres quand elle se prit une balle de gros calibre en pleine poire. Elle s'écroula sur le trottoir précédée par une belle giclée de cerveau puis l'on vit son menu cadavre tressauter sous les impacts d'une vingtaine de balles en rafale.

— Mais putain c'est quoi ce bordel ?! s'écria le lieutenant Termitière. C'est Pivert qui a fait ça ? Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Euh, chef, je crois que ça vient de chez nous, dit un de ses hommes.

— Quoi ? Mais qui a fait ça ?

— Apparemment ce serait un type du G.I.G.N., un certain Jean-Marie Tarigol, il vient de se signaler au talkie.

— Putain, l'enfoiré ! gueula Termitière en attrapant son talkie-walkie pour chopper la bonne fréquence. Tartignol, ici le lieutenant Termitière, vous confirmez que c'est vous qui avez abattu la gamine ?

— Affirmatif, lieutenant, dit Jean-Marie Tarigol, posté sur le toit de l'immeuble en face des éditions Plon, non loin de son collègue Albert Lopette. J'en ai vidé mon chargeur.

— Mais pourquoi donc, putain de merde ?

— Je sais pas, lieutenant, sans doute un excès de caféine.

— Quoi ? Vous êtes fou à lier, Tartignol ! C'était une gosse de huit ans !

— Négatif, chef.

— Comment ça, « négatif » ?

— Selon moi il s'agissait très certainement d'un complice déguisé de Pivert, probablement un nain. Elle ressemblait trop à une gamine pour que ça en soit une vraie. On me la fait pas à moi, j'ai suivi une formation.

— Mais c'était une gamine, putain ! Vous êtes le dernier des crétins de merde que j'ai vus de toute ma vie !

— D'ici, on aurait vraiment dit un nain. J'ai cru qu'il s'agissait d'un libraire d'ultra-gauche de petite taille lisant Groucho Marx et autres auteurs anarcho-autonomes déguisé pour l'occasion afin de tromper notre vigilance.

— C'était une putain de gamine, Tartignol ! Vous êtes viré, bougre de con !

— Bah, j'ai voulu bien faire, voilà comment on me remercie, pesta Jean-Marie Tarigol avant de quitter son poste et de rentrer chez lui.

Il va sans dire que durant les heures suivantes le lieutenant Termitière n'eut de cesse de se justifier auprès de tous les médias présents sur place qui avaient filmé la scène et allaient la passer en boucle dans les J.T., la thèse du complice semblant difficilement défendable. Termitière en vint à souhaiter ardemment que Pivert bute les parents Orban, car sinon dès leur sortie la police allait se prendre un procès au cul qui risquait de faire du bruit. Affecté d'une sévère migraine, il décida d'aller jouer au poker en ligne pour oublier toute cette histoire.

Il était vingt heures moins le quart quand un taxi déposa Samuel Etienne et sa propre caméra devant les éditions Plon, ou plutôt à cinquante mètres, derrière les barrières de la police. Ni une ni deux, le journaliste intercepta le lieutenant Eugène Termitière (qu'il avait vu sur I-Télé dire que la police n'y était pour rien dans la mort de cette pauvre gamine qui était très certainement décédée suite à une bête crise d'angoisse) et se présenta :

— Bonsoir, Samuel Etienne, journaliste tout-terrain, où est le forcené ? Je parie que c'est un brave type, non ? demanda Sam, goguenard, baskets Nike, costume Armani et son légendaire petit sourire en coin. Et maintenant, c'est l'heure de la chanson du dimanche. Mais qu'est-ce que je raconte, moi, je débloque à plein tube !

— Vous allez l'interviewer ? demanda Termitière pas plus intéressé que ça.

— Je suppose qu'il m'a pas fait venir pour qu'on danse la salsa. Quoi qu'il serait agréablement surpris, je suis un danseur hors pair, enfin, c'est ce que disent mes partenaires.

— Faites ce que vous voulez après tout, dit Termitière sans même lui mettre de gilet pare-balles. C'est tout droit, troisième étage.

— Merci, mon brave, répondit Samuel Etienne d'un air de se foutre de sa gueule.

Sam traversa d'un pas assuré le périmètre de sécurité, filmé par ses confrères de France Télévisions qui retransmettaient les images en direct au cours d'un flash spécial. Dans sa cellule de la Santé partagée avec un proxénète sud-coréen assez peu courtois, Michel Levarois buvait du petit lait.

— Tu vois, Lip-Shun Ting, ce type-là, le Pivert, c'est lui qui m'écrit depuis des mois ! dit-il en brandissant une poignée de lettres. Il m'a même demandé des conseils pour une prise d'otages réussie et si je pouvais lui envoyer un slip porte-bonheur en souvenir.

— Mes couilles en sushis, répondit le Coréen. Mon nom c'est Lee-Sun Ti, je te l'ai dit cent fois, tête de con de Français de merde ! Tu racontes n'importe quoi, je vois pas qui serait assez débile pour vouloir un de tes slips ! Par contre moi je le connais, ce type à tête de fouine, dit le proxénète, également tatoueur à ses heures, en pointant Samuel Etienne du doigt. Je lui ai dessiné des dragons sur tout le corps avec des pigments issus de champignons de Tchernobyl, il a dû chopper un cancer, ce petit trou-du-cul de Français de merde !

— Ta gueule, Bruce Lee, répondit Levarois en éteignant la télé.

Malgré sa trouille et ses genoux qui cagnaient, Sam monta les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage et découvrit des otages hagards, harassés par leur captivité mais apparemment en bonne santé (même si la vieille secrétaire sourde semblait à deux doigts de perdre la raison et Olivier Orban de tuer sa femme).

— Alors, Monsieur Pivert, vous m'avez demandé, j'accours : que puis-je pour vous ?

— Une interview.

— Bon, dommage pour la salsa.

— Quoi ?

— Non, rien. On se met où pour que je vous filme, c'est un peu sombre ici ?

— Pas la peine, y a une webcam sur l'ordi, on va faire l'interview comme ça.

— Bon, comme vous voulez.

Trois minutes plus tard, Pivert, face à Sam et à la webcam, lâcha l'insoutenable vérité :

— Je me suis introduit il y a peu dans une grande imprimerie française où j'ai parsemé d'anthrax les pages de trois bouquins pourris qui doivent paraître dès demain.

— Mais quels livres, Monsieur Pivert ?

— Surprise !

— Je vous crois pas, vous bluffez, Pivert.

— Vous verrez bien quand y aura les premiers morts.

— Comment vous êtes-vous procuré l'anthrax ? demanda Sam, toujours aussi pro.

— Rien de plus simple, je l'ai acheté à un Serbo-croate rencontré dans un P.M.U. Pareil pour ma mitrailleuse lourde, d'ailleurs. Vous êtes pas du genre à aller au P.M.U, vous.

— Qu'insinuez-vous, Pivert ? Je suis aussi viril que vous, mon ami, peut-être même plus, demandez à mes partenaires !

— Pas la peine de prendre la mouche, je disais ça pour...

Ni tenant plus, Samuel Etienne, cédant à une soudaine poussée de testostérone dans un geste plein de noblesse virile, arracha sa belle chemise blanche Armani, dévoilant ainsi des tatouages de grands dragons soufflant des flammes orangées immenses s'étalant un peu partout sur son corps ridicule.

— Crève, charogne ! hurla Sam en attrapant Pivert par le col.

— Impressionnant, dit Christine Orban, admirative, tandis que Nicolas Fargues jetait à Sam un regard jaloux (vraisemblablement, il n'était muni que d'un torse bêtement ordinaire avec deux tétons, peut-être un piercing et quelques poils se battant en duel).

Au cri de « Lévi-Strauss dans ta gueule ! », Madame Trouillot tenta courageusement d'assommer Pivert avec le coffret quatre volumes de Lévi-Strauss qui était à portée de main sur une étagère mais qu'aucun employé de chez Plon n'avait jamais eu la curiosité d'ouvrir. Cette audacieuse tentative ne fut pas payée en retour : la vieille arthritique presbyte loupait son tir et estourbit le pauvre Samuel « Jet Li » Etienne qui, étant déjà de constitution fragile (même s'il n'aimait pas qu'on lui rappelât), s'évanouit sans crier gare malgré les dragons géants ornant son corps de crevette anorexique.

Toute la scène avait été diffusée en direct sur le net via un site créé par Pivert, qui décida de couper la retransmission et de faire le ménage : depuis la fenêtre du troisième, il se débarrassa de Samuel Etienne et de Nicolas Fargues qu'il balança dans le vide, les deux hommes terminant dans la benne à ordures en contrebas.

— Ben elle était vachement bien, cette interview, non ? dit Paulo en se gavant de Monster Munch amenés par les flics dans l'après-midi.

— Nico, Nico, ça va, mon chou ? cria Christine Orban jusqu'à ce que Nicolas Fargues lui fasse un petit signe de la main à travers les sacs poubelles.

— Fermez tous vos gueules, tas d'enfoirés ! dit Pivert d'un ton péremptoire pour conclure la soirée.

Le lendemain de la révélation de Pivert sur l'anthrax, c'était la désertion dans les librairies, et les vendeurs de la F.N.A.C. commençaient à se demander où stocker leur milliers d'exemplaires de Dan Brown, Harry Potter et autre histoire de vampires frigides si le phénomène continuait au-delà de la demi-journée. De façon bien légitime, la majorité des gens ayant survécu à la grippe A, contre toute attente, refusait de crever à l'anthrax en lisant un bouquin d'Anna Gavalda. Le syndicat du livre réuni en urgence décida qu'il serait trop cher et dangereux de faire des tests sur tous les livres qui sortaient. Les éditeurs ayant pignon sur rue et les gros libraires indépendants, tel Denis Mollart, persuadés qu'il s'agissait

d'un coup de bluff ayant pour but de détruire l'industrie du livre, encouragèrent la population à faire acte de civisme en achetant quand même des livres. Ils se payèrent le luxe d'une pleine page de pub dans le *Monde* pour pousser à la consommation les honnêtes citoyens. Et comme des bœufs qu'ils étaient et n'avaient jamais cessé d'être, les braves gens achetèrent en masse des livres, plus qu'il n'en avait acheté pendant les six derniers mois. Les critiques les encouragèrent vivement en ce sens, affirmant qu'il ne fallait pas céder au chantage terroriste.

Les chiffres officiels, en fin d'après-midi, firent état de près de 450 morts en France métropolitaine, tous lecteurs de daube canés dans d'atroces souffrances après avoir payé vingt euros leur torchon de nouveauté — une double peine aggravée.

Il fallait se rendre à l'évidence : Pivert n'était pas homme à bluffer.

On en appela aux politiques qui décidèrent d'employer la manière forte : dans toutes les régions, des unités d'élite armées de lance-flammes furent dépêchées à brûle-pourpoint pour cramer tous les ouvrages récemment parus et ceux qu'ils auraient pu contaminer, seul moyen de mettre un terme à cette fulgurante épidémie. On ne fit pas le tri, brûlant tous les livres, bons ou mauvais, sans distinction. Devant les F.N.A.C. et les librairies, des centaines d'autodafés se formèrent, bûchers improvisés dans la panique sans cesse alimentés de bouquins de Claude Allègre, Jacques Attali, Julien Dray ou Marie N'Diaye — c'est-à-dire d'auteurs consternants à la prose lourde comme un kouingn-amann au beurre de cacahuètes. Les unités spéciales reçurent pour ordre de flamber également tous les livres anti-Sarko, histoire de faire d'une pierre deux coups. Se prenant au jeu, les hommes munis de lance-flammes — des C.R.S. reconvertis pour l'occasion — firent brûler bien plus de livres que de raison pour régler de vieux comptes avec la culture en général et la littérature en particulier.

Dans la froide nuit d'automne, les livres grillaient à chaque coin de rue par petits tas crépitants filmés au téléphone portable par les badauds qu'on tentait de maintenir à l'écart, par la faute d'un libraire qui avait simplement voulu défendre ses droits. Depuis les éditions Plon, Pivert voyait tout de cette tragique évolution via son ordinateur portable, pleurant comme une madeleine parmi les otages endormis en voyant son beau projet détourné de manière honteuse alors qu'il n'en avait rien à secouer des endives crevées à l'anthrax.

Le dimanche matin, la France qui aimait un peu les livres se réveilla avec une foutue gueule de bois. Pivert, qui avait mal dormi, était déjà plein de récriminations :

— Plein le cul des dictionnaires amoureux de tout et n'importe quoi ! s'énerva Pivert en revenant des chiottes personnelles du gros Orban qui les y conservait pour une lecture occasionnelle. Venise, les chats, l'Islam, le cinéma, y'en a marre de ces conneries ! A quand

le « Dictionnaire amoureux de la salade d'endives » ou le « Dictionnaire amoureux des produits ménagers » ? Un « dictionnaire haineux », ça, ça serait original.

— Très bonne idée, note ça, Christine, dit Orban très sérieusement.

— Vous me faites tous gerber, chez Plon, vous appartenez à Vivendi Universal, vous publiez les bouquins merdiques de Christophe Ono-dit-Biot, je vous déteste ! s'emporta Pivert. Putain, c'est quoi ça ?! dit-il en remarquant un bouquin sur une étagère. Luc Ferry, *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations* ? Bouffe-le, connasse ! dit Pivert en le balançant dans la tronche de Christine Orban.

— Je peux pas, je suis anorexique.

— Ben bouffe-le et vomis-le, je m'en fous ! Et toi, le gros Orban, tu vas l'aider : t'as publié ce livre de merde, maintenant tu vas le bouffer jusqu'à la dernière page, ordure !

— Mais y'en a au moins 400 !

— Tu diras à ce con de Luc Ferry de faire plus court la prochaine fois ! dit Pivert alors que Christine Orban avait déjà la prose du pseudo-philosophe à brushing plein la bouche.

La garde-à-vue d'Alain-Francis Mimouche touchait à sa fin et l'on avait décidé de le transférer dans les locaux de la juge d'instruction Eva Moche, la terreur des terroristes, persuadé qu'il s'agissait d'un proche complice de Pivert. A 7h02, alors qu'Alain-Francis, totalement dans le cirage, ecchymosé et dénutri, sortait des locaux de la D.G.S.E., une mystérieuse fourgonnette se gara devant le bâtiment. Un individu cagoulé de type indépendantiste corse en sortit, balança du gaz hilarant sur les flics et fit monter Alain-Francis de force dans sa fourgonnette, lui sauvant ainsi la mise. Les flics à peine réveillés et finissant leur café qui leur chocolatine ne pigèrent que dalle, se marrant tous comme des baleines intrépides à la face de chalutiers japonais alors que le van partait en trombe.

Aux éditions Plon, Pivert, dépité, ne voyait plus le bout du tunnel. Assis non loin de là, le couple Orban parvint à bouffer la moitié du bouquin de Luc Ferry durant *Auto-Moto*, ce qui galvanisa Olive qui tenta de le faire plier psychologiquement :

— Vous êtes foutu, Pivert, vous gagnerez jamais. C'est toujours le marché qui gagne, mon vieux, dit Orban qui n'avait pas l'intention d'annuler son salon du livre de Marrakech prévu la semaine prochaine pour lequel il avait réservé un riad grand luxe afin d'organiser une petite sauterie qui promettait d'être inoubliable avec B.H.L. & Friends (Arielle avait promis de faire un strip-tease intégral pour la République bananière des lettres délocalisée).

— Vous avez raison, j'ai tout foiré, à cause de moi Pauline Delpech a vendu des bouquins à tire-larigot, des gens sont morts à l'anthrax, on a foutu le feu à des livres et tous les gens de ma liste ont promis de me faire la peau si je me foutais pas en l'air.

— Allez, venez manger ce Luc Ferry avec nous, proposa Christine Orban, elle qui ignorait comme son mari que leur gamine était à la morgue suintante comme un écumoire.

— Vos gueules, bande de crevures ! répliqua Pivert en attrapant sa valise et sa mitraillette. Paulo, suis-moi, faut qu'on cause.

Enfermés dans une pièce à l'écart, Pivert décida d'abattre sa dernière carte devant le stagiaire qui avait passé son temps à s'empiffrer comme une grosse barrique.

— Dites, y'a quoi dans votre valise ? Je me pose la question depuis le début... Vous avez quoi là-dedans, des explosifs, des ecstasy, du matériel paramilitaire d'avant-garde ?

— Regarde toi-même, dit Pivert désabusé.

A l'intérieur, il n'y avait que quelques bouquins (dont « La littérature sans estomac » de Jourde) et un paquet de fraises Tagada.

— Les fraises sont empoisonnées, j'imagine ?

— Non, c'est des fraises normales, tu peux les bouffer si tu veux, dit Pivert en vidant la valise. J'ai échangé des lettres avec Levarois pour lui demander ce dont j'avais besoin pour une prise d'otages et il m'a répondu une solution de repli. Cette valise, c'est ma solution de repli.

— Je vous suis pas des masses.

— C'est simple, je vais m'enfermer dans cette valise, toi tu vas me planquer dans un coin en disant aux flics que je me suis tiré, et cette nuit, ni vu ni connu, je me fais la belle.

— C'est stupide, commenta Paulo.

— Ouais, t'as raison en fait, de toute façon j'arrive même pas à rentrer dedans. Je vais plutôt me rendre, toi va libérer les otages pendant ce temps.

D'un pas lourd, en ruminant l'échec de son projet, Pivert se dirigea vers la sortie alors que les membres du G.I.G.N. informaient le lieutenant Termitière de ses déplacements. Il arriva dehors, mais peut-être avait-il auparavant piégé les lieux pour tout faire sauter à distance : il était temps de le mettre hors d'état de nuire et pas qu'un peu. Albert Lopette, le sniper lecteur compulsif, avait le doigt sur la gâchette et Pivert dans sa ligne de mire.

— Allez-y, Lopette, dégommez-moi cette tronche de cake ! ordonna le lieutenant Eugène Termitière au talkie-walkie.

Un ange passa. Pivert avançait toujours et le tireur d'élite semblait paralysé.

— Lopette, abattez-le, bon sang de bois, c'est un ordre, abattez-le !

— Je peux pas.

— Quoi ?! Reprenez-vous, Lopette.

— Je vous emmerde, Monsieur Termitière, je vous pisse à la gueule, avec tout le respect que je vous dois, tempéra Albert Lopette. Vous êtes un connard intégral doublé d'une buse à la ramasse. Pivert aime les livres, tout comme moi.

— Vous êtes viré, Lopette, vous êtes viré comme votre collègue Tartignol !

— C'est Tarigol, son nom. Au fait, c'est lui qui couche avec votre femme, d'ailleurs il a dû la rejoindre depuis que vous l'avez viré, pauvre abruti, dit Lopette en éclatant le talkie-walkie contre le mur en béton.

Termitière sortit son arme de fonction pour abattre lui-même le forcené David Pivert : il était sur le point de faire feu quand une fourgonnette arriva à fond les ballons, défonça les barrières de sécurité et se gara à côté du preneur d'otages. Un homme encagoulé en sortit et l'embarqua avant de prendre la fuite aussi sec dans un grand crissement de pneu devant la flicaille médusée. A l'arrière, à côté de Pivert sous le choc, Alain-Francis Mimouche était plongé dans son Bernanos qui lui avait tant manqué pendant sa garde-à-vue.

— Mais vous êtes qui ? demanda Pivert.

— Moi c'est Super Critique, répondit Mimouche. Sympa, ta vidéo.

— Et vous ?

— C'est moi, ton copain Eric, dit le chauffeur en enlevant sa cagoule.

Pivert n'eut aucun mal à reconnaître Eric Naulleau, le célèbre critique télévisuel barbu aux oreilles suspectes et à la tête de petit ourson farceur qu'il n'avait jamais rencontré.

— Pourquoi vous avez fait ça, je suis qu'un nullos, se lamenta Pivert, j'ai tout foiré, je suis pas parvenu à éradiquer la littérature de merde, j'ai même tué des innocents !

— Innocents, innocents, ça se discute, modéra Naulleau, tu les avais pas mises dans des livres de Céline ou de Huysmans tes doses d'anthrax.

— Non, c'est vrai, j'avais choisi des bouquins de Werber, d'Ormesson et Pancol.

— Ah ben tu vois, confirma Naulleau toujours le pied sur l'accélérateur.

— Je voulais en mettre dans des Van Cauwelart mais il publie ses bouquins sur téléphone portable maintenant, ce con.

— En fait, ces 450 morts sont pas grand-chose comparées aux milliers de bouquins de chiotte qui sont partis en fumées grâce à ton plan machiavélique, se félicita Mimouche.

— Et si on allait manger une fondue ? proposa Naulleau.

La fourgonnette a été retrouvée trois semaines plus tard en forêt de Bonbon, sans traces de ses occupants (ni de Jean-Pierre Treiber qui s'est encore évadé, cette fois dans le double fond d'un paquet de biscottes au nez et à la barbe du personnel pénitentiaire). Eric Naulleau a repris ses activités comme si de rien n'était, même si Eric Zemmour, qui le soupçonne fortement, appelle la police une fois par semaine pour le dénoncer. Alain-Francis « Super Critique » Mimouche vit désormais dans la cave de son beau-frère dans le Jura ; il continue à critiquer des livres et est activement recherché par la police pour cela. David Pivert a été arrêté suite à un banal contrôle de police au sud du Panama. Incarcéré en attente de son extradition prochaine, il aurait reçu un authentique slip de Michel Levarois. Le lieutenant Eugène Termitière a été rétrogradé en province où il s'est ruiné au poker ; il vivrait néanmoins une belle histoire d'amour avec Gilbert Collard. Albert Lopette a ouvert une librairie à Melun, « Chez Pivert », où il ne vend que des livres de qualité. Jean-Marie Tarigol vend des courges sur les marchés avec l'ex-femme de Termitière qui a obtenu le divorce. La secrétaire sourde Madame Trouillot a quitté les éditions Plon pour faire fortune dans le porno sur Internet. Denis Mollart est mort dans un accident de voiture. Alain Juppé est retourné en prison. Paulo s'est marié avec la stagiaire deux mois dont personne ne connaît le nom. Christine Orban a écrit un bouquin sur l'« affaire Plon » qui a remporté le prix Fémina. Olivier Orban fait toujours le même boulot de merde. Suite à l'enquête sur la mort de leur gamine, il a été prouvé qu'elle n'était pas leur enfant : ils l'avaient achetée à un couple de Suédois fauchés se croyant dans un film des frères Dardenne — les poursuites contre la police française ont donc été abandonnées. Nicolas Sarkozy est mort étouffé en mangeant un bretzel. Samuel Etienne suit une psychothérapie intense pour régler ses problèmes latents de virilité. Pauline Delpech se la coule douce dans la Villa Médicis. Nicolas Fargues a fait une pub pour Gifi. Henri Poireau est toujours intermittent du spectacle. Guillaume Durand a fait un A.V.C. Libéré sur parole, Lee-Sun Ti est toujours proxénète et sud-coréen. Luc Ferry est devenu ministre de la Culture. Marie N'Diaye écrit toujours de la merde à Berlin sous les vivats de la presse française.

Aux dernières nouvelles, le fils de Guy Bedos envisagerait de monter une pièce de théâtre à partir de l'« affaire Plon » : son père, sa sœur, son beau-frère, son voisin, sa femme et un type rencontré sur *Copains d'avant* sont pressentis pour les rôles principaux.

Bonus : le *Manifeste anti-littérature de merde* de David Pivert, qui s'est retrouvé entre deux pages de *Sous le charbon blanc* de Pauline Delpech.

Philippe serra fort sa lampe-torche. Il tremblait, il avait froid. Ce ne pouvait pas être vrai, pensa-t-il alors qu'il avançait à pas de loup dans le passage secret des catacombes, dans l'obscurité empuantie, à des dizaines de mètres des néons clignotants de Paris, la ville-lumière étincelante. Jessica lui avait pourtant bien dit mettre une petite laine mais il n'avait rien voulu

[Saut de page]

CECI EST UN MANIFESTE ANTI-LITTÉRATURE DE MERDE

Messieurs les puissants de l'édition rance, adeptes du fric facile amassé par la littérature de caniveau, vous pouvez trembler car votre ère de terreur putassière est enfin révolue. Les livres ne sont pas des torchons que vous pouvez jeter impunément à la face des lecteurs pour vous faire de l'oseille : à force de ne pas respecter le livre, vous êtes devenus aussi abjects et repoussants que les écrits pathétiques que vous publiez. Trop de textes sans intérêt, ineptes, consternants, bâclés, mal écrits, mal relus et mal édités sont publiés chaque année avec la complaisance de critiques incultes et stupides remplaçant la déontologie par le copinage, le professionnalisme par la compromission la plus dégradante ; trop de foireux pantins sont les complices de votre incompetence, les agents dociles de votre médiocrité.

Il est temps que cela cesse : cet appel constitue un avertissement lancé à tous les éditeurs véreux, à tous les libraires sans estomac, à tous les auteurs mal embouchés et sans talent qui garnissent de leur prose faisandée les rayons des librairies. Les libraires n'ont plus à entasser vos étrons pour survivre. Les lecteurs n'ont plus à respirer la détestable odeur de vos merdes à code-barre hors de prix. Oui, le temps de la bêtise crasse s'achève : bientôt, très bientôt, la littérature forte et fière reprendra ses droits et vous détruira tous, tas de cloportes.

[Saut de page]

savoir. Si seulement il avait écouté son ex-femme et assistante, il n'en serait pas là, pensa-t-il. Soudain, un courant d'air. Quelqu'un apparut de derrière un cercueil.

« C'est moi, dit Jessica, je t'ai amené ta doudoune. »

Quelle histoire, songea Philippe en enfilant sa parka dans la noirceur des catacombes.